fais jamais rien à demi ; et je compte que, d'ici à demain, vous aurez fait maison nette de cette valetaille inutile. . . .

Je l'écoutais dans un état de complète stupéfaction.

— Dois-je comprendre, sir Percival, lui demandai-je, que j'ai à renvoyer tous les domestiques placés sous mes ordres, sans les prévenir un mois d'avance comme cela se pratique.

C'est exactement cela. Nous pouvons tous nous trouver hors du château avant qu'un mois ne s'écoule, et je n'entends pas laisser ici des domestiques oisifs, sans aucun maître à servir.

— Par qui sera faite la cuisine, sir Percival, pendant le reste de votre séjour ici ?

— Margaret Porcher est au courant des plats élémentaires ; vous pouvez la conserver. N'ayant pas de grands dîners à donner, un chef n'est il pas tout à fait superflu ?

— La servante dont vous parlez, sir Percival, est la moins intelligente de toute la maison. . . .

— Conservez-la, vous dis-je, et prenez, dans le village, une femme qui viendra, chaque jour, aider au plus gros de la besogne. Mes dépenses journalières doivent diminuer, et diminuer immédiatement. Je ne vous ai pas appelée, mistress Michelson pour que vous me fissent des objections, mais afin d'être aidé par vous à réaliser mes plans d'économie. Mettez à la porte, dès demain, cette meute oisive qui me dévore. Qu'ils partent tous, excepté Porcher. C'est un vrai cheval de fatigue, — elle fera la besogne d'un cheval.

— Permettez-moi de vous rappeler, sir Percival, que si les domestiques s'en vont demain, ils ont droit à un mois de gages, à la place du mois qu'on leur doit pour qu'ils aient le loisir de chercher une place.

— Qu'on le leur paie ! un mois de gages nous économise un mois de coulage et de glotonnerie à l'office. . . .

Cette dernière remarque impliquait l'accusation la plus offensante contre ma manière d'administrer. Je me respectais trop, cependant, pour me défendre d'une imputation si grossière.

Par pure charité chrétienne pour la position dépourvue de toute aide où se trouvaient miss Halcombe et lady Glyde, et à cause des inconvénients sérieux que mon départ soudain aurait pu avoir pour elles, je crus qu'il ne m'était pas possible de demander immédiatement mon congé.

Le lendemain, les domestiques partirent en masse. Sir Percival se chargea de licencier en personne les grooms et les valets d'écurie, qu'il expédia sur Londres avec tous les chevaux, sauf un seul. Il ne resta donc, de tout le service, soit du château, soit des communs, que moi, Margaret Porcher et le jardinier, ce dernier, habitant son propre cottage, fut requis de panser l'unique cheval qui restât dans les écuries.

La maison laissée dans cette étrange condition d'isolement, la maîtresse de la maison, malade dans sa chambre, miss Halcombe, aussi débile, aussi incapable qu'un enfant enfin ; les soins du docteur nous étant retirés par mesure hostile ; — on ne s'étonnera pas que tout cela eût jeté un certain abattement dans mon esprit et que j'eusse beaucoup de peine à me maintenir dans mon sang froid habituel.

Je ressentais un grand malaise moral. J'aurais bien voulu voir rétablies nos deux pauvres jeunes dames, et j'aurais bien voulu me voir ailleurs qu'à Blackwater-Park.

II

Le premier événement qui se produisit ensuite fut d'une si singulière nature, qu'il aurait pu faire naître en moi un étonnement superstitieux, si des principes bien établis ne préservaient mon âme de toute faiblesse patienne. Ce même pressentiment instinctif de quelque malheur pla-

nant sur la famille, lequel m'avait fait souhaiter de quitter Blackwater-Park, eut pour conséquence presque immédiate, — chose étrange à dire, — mon départ de ce château. Il est vrai que mon absence ne fut que temporaire ; mais cette coïncidence, selon moi, n'en était pas moins remarquable.

Voici dans quelles circonstances mon départ eut lieu.

Un ou deux jours après l'expulsion des domestiques, je fus de nouveau mandée auprès de sir Percival. Le blâme immérité qu'il avait jeté sur mon administration domestique ne m'empêchait point, je le dis avec plaisir, de lui rendre le bien pour le mal, au mieux de mes faibles moyens, et je me conformai à l'ordre qui m'était transmis de sa part avec autant d'empressement et de respect que jamais.

Je trouvai sir Percival et le comte Fosco assis l'un près de l'autre comme la première fois ; mais, en cette occasion, Sa Seigneurie demeura présente à l'entrevue, aidant sir Percival à énoncer ses projets.

Ils attirèrent mon attention sur un sujet qui avait rapport à ce salutaire changement d'air dont nous attendions tant de bien pour miss Halcombe et lady Glyde. Sir Percival me fit savoir que, selon toute probabilité, ces dames passeraient l'automne à Limmeridge-House, dans le Cumberland, en vertu d'une invitation de M. Frédérick Fairlie. Mais avant de s'y rendre, il pensait, d'accord en ceci avec le comte Fosco (lequel, à ce moment, reprit la conversation en sous-œuvre, et la continua jusqu'au bout), qu'elles se trouveraient bien d'une courte résidence à Torquay, dont le climat est si favorable.

L'essentiel, maintenant, était donc de louer en cet endroit des appartements à leur convenance, et qui leur offrissent tout le bien-être dont elles avaient besoin. Mais où trouver une personne expérimentée qui pût choisir pour elles une résidence telle qu'il la leur fallait. Dans cette situation, le comte me demandait, de la part

de sir Percival, si je voudrais bien rendre à ces dames le service d'aller moi-même à Torquay, pour y préparer leur installation.

Placée comme je l'étais, je n'avais aucune objection raisonnable à faire valoir contre une proposition rédigée en ces termes.

Je dus donc me borner à quelques présentations sur les inconvénients que pourrait avoir mon départ de Blackwater-Park, alors que, par extraordinaire, tous les serviteurs de la maison s'en trouveraient éloignés, à l'exception de Margaret Porcher. Mais sir Percival et Sa Seigneurie se déclarèrent prêts à supporter, dans l'intérêt des malades, toute la gêne résultant de mon absence.

Je suggérai ensuite, avec tout le respect possible, l'idée d'écrire à Torquay, où un agent se chargerait volontiers de la location ; mais on me répondit en me rappelant combien il est peu sûr d'arrêter des logements sans les avoir vus.

On m'informa aussi que la comtesse (qui sans cela se serait chargée elle-même d'aller dans le Devonshire) ne pouvait pas quitter sa nièce en l'état où se trouvait présentement lady Glyde ; d'un autre côté, sir Percival et le comte avaient à régler ensemble quelques affaires qui les retiendraient forcément à Blackwater-Park.

Bref, il me fut clairement démontré que si je ne me chargeais pas de la commission, il n'était personne à qui on pût la confier. Dans ces circonstances, je dus me borner à informer sir Percival que mes services étaient aux ordres de Miss Halcombe et de lady Glyde.

Il fut arrangé, en conséquence, que je partirais le lendemain matin ; que je consacrerai un ou deux jours à examiner les maisons les plus convenables de Torquay, et que je reviendrais, avec mon rapport, aussitôt que je le jugerais convenable. Sa Seigneurie écrivit pour moi un "Memorandum" énumérant les conditions requises pour la résidence que je devais procurer à ces dames, et sir Percival y joi-